

J'ai travaillé avec Lénine

V. Bontch-Brouïévitch

Source: «Études soviétiques», n°85, avril 1955, pp. 21-28.

[Introduction d' « Études soviétiques » :] Les souvenirs sur Lénine que nous publions ci-dessous ont été écrits spécialement pour « Études soviétiques » par Vladimir Bontch-Brouïévitch, docteur ès sciences historiques. V. Bontch-Brouïévitch est né à Moscou en 1873. A partir de 1892 il participe à l'activité des cercles social-démocrates clandestins ; il est membre du P.O.S.D.R. (Parti ouvrier social-démocrate russe) – maintenant P.C.U.S. (Parti communiste de l'Union Soviétique) depuis sa fondation en 1903. Dans la période qui a précédé la Révolution d'Octobre 1917 en Russie, Bontch-Brouïévitch a été chargé de missions importantes par le Parti. Notamment, après le IIe congrès du Parti (1903), il travaille à Genève, où il est chargé de l'envoi de la littérature clandestine bolchevique en Russie, et où il collabore aux journaux du Parti « *Vpériod* » (« *En avant* ») et « *Prolétari* » (« *le Prolétaire* »). V. Bontch-Brouïévitch a participé activement aux révolutions de 1905 et 1917 en Russie. Du premier jour de la Révolution socialiste d'Octobre (c'est-à-dire depuis le 8 novembre 1917) jusqu'au 25 octobre 1920, V. Bontch-Brouïévitch a été chef des services administratifs du Conseil des commissaires du peuple, dont le président était Vladimir Ilitch Lénine. Depuis octobre 1920, V. Bontch-Brouïévitch a eu une grande activité littéraire et scientifique. Il est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages sur l'histoire du mouvement ouvrier, de livres de souvenirs sur Lénine, sous la direction de qui il a travaillé de longues années, ainsi que de nombreuses études sur des personnalités littéraires et publiques de la révolution russe.

J'ai eu le bonheur de travailler de longues années, depuis ma jeunesse, sous la direction de Vladimir Ilitch Lénine. J'ai fait sa connaissance à Moscou, au début de 1894. Voici comment.

Moscou, 1894... Je connaissais bien la sœur aînée de V. Lénine, [Anna Oulianova](#), qui s'appelait Elizarova, du nom de son mari. Au début de janvier 1894, Anna me dit une fois :

— Ne désirez-vous pas assister à une soirée où V.V. ^[1] doit faire un exposé, et où « les nôtres » vont lui porter la contradiction ?

J'acceptai très volontiers. Le 9 janvier je passai chez Anna et m'informai du lieu où devait avoir lieu la réunion. Il se trouva que l'adresse ne m'était pas inconnue. Donc, vers sept heures du soir, j'entrai dans la librairie de Zaleskaïa, où tout le monde me connaissait, et me mis à feuilleter les livres nouveaux. Après quelque temps, je m'approchai de la propriétaire et, tout en lui parlant, je prononçai le mot de passe. Elle sourit et dit joyeusement et assez fort :

— Voilà qui est très bien ! C'est fort intéressant ! Passez donc dans mon bureau...

[1] Il s'agit de Vassili Pavlovitch Vorontsov (1847–1918), économiste et sociologue, l'un des principaux théoriciens du populisme russe.

J'entrai, elle me suivit. Après avoir soigneusement fermé la porte, et sans dire un mot, elle me montra du doigt une autre porte intérieure, et me poussa vers cette porte en souriant de ses yeux marron.

— Entrez, on va vous accueillir. C'est mon appartement, murmura-t-elle.

La porte s'ouvrit sans bruit. Je descendis une marche et me trouvai dans une pièce presque obscure. Une jeune fille de dix-huit ans environ, l'air d'une étudiante, s'approcha de moi et, me disant : « *Venez par ici !* », me prit par la main et me conduisit, ajoutant : « *Il fait sombre ici !* » Après avoir suivi un corridor, nous entrâmes dans une vaste antichambre éclairée par une lampe à pétrole, où étaient déjà suspendus plusieurs manteaux. J'ôtai également le mien. La jeune fille m'introduisit dans une salle à manger au milieu de laquelle se dressait une grande table, entourée d'une dizaine de chaises.

Il y avait déjà une quinzaine de personnes dans la pièce, et la moitié au moins se pressaient devant une large porte à deux battants, façon chêne, qui donnait sur la pièce voisine, sans doute un salon.

Bientôt, je vis sortir du salon Anna Oulianova qui, m'apercevant, sourit amicalement et vint vers moi. Me montrant du regard un homme de taille moyenne en veston de gros drap, avec des lunettes et une barbe courte en collier, elle me dit à voix basse :

— C'est V.V.

C'était la première fois que je voyais cette célébrité du populisme, dont j'absorbais avec une patience considérable les livres exceptionnellement ennuyeux, comme un devoir pénible mais nécessaire.

La maîtresse de maison arriva, suivie d'une femme de chambre qui examina avec attention la table où le thé était déjà servi. La lecture de la conférence commença.

Plus ce V.V. au visage de morse, dont les moustaches se redressaient comiquement quand il parlait, avançait dans son discours, et plus je voyais s'agiter là-bas, dans le salon, un jeune homme blond inconnu, qui tantôt sursautait, tantôt s'asseyait, tantôt se renfrognait et tantôt souriait...

Enfin, V.V. acheva et se laissa tomber dans un fauteuil avancé par l'étudiante, qui n'avait cessé de le couvrir d'un regard amoureux. Un inconnu parle...

Le conférencier, dont l'autorité comme théoricien était reconnue, eut peu de contradicteurs. Mais soudain, on entendit une voix qui parlait du salon :

— Je demande la parole.

Je vis une main fine, bordée d'une manchette empesée, qui se tendait par-dessus une épaule. Il y eut un mouvement général, chacun regardant du côté de la porte.

La maîtresse de maison se tourna dans son fauteuil et leva son face-à-main, dont la fine chaînette d'or brillant se répandait sur sa poitrine...

On s'écarta devant la porte et j'aperçus celui qui, tout le temps de la conférence, n'avait cessé de s'agiter dans le salon. Il s'avança sur le seuil de la pièce et se mit à parler. Son visage pâle s'était couvert de taches rouges. Son regard était perçant et fixe. Il parla dans un silence absolu.

— On nous a fait ici la leçon, en nous demandant de réfléchir comme il faut à la théorie « *qui achève son temps* » de l'économiste Marx, commença le jeune inconnu, qui parlait en appuyant sur certains mots.

— Louable souhait, il n'y a rien à y redire ! Mais je voudrais apprendre de l'honorable conférencier dans quel but nous devons nous familiariser en détail et de façon approfondie avec la doctrine « *qui*

achève son temps » de l' « économiste » Marx ? D'ailleurs, on le comprend sans peine ! Nous, notre génération, nous devons tout connaître à fond, y compris la théorie qui en effet achève son temps, la théorie très médiocre, falote et parfois complètement absurde, la théorie (comment le dire le plus poliment ?) vieillotte et misérable du populisme en général et sa théorie économique en particulier... Pour ce qui est de Marx, je conseillerais à monsieur l'honorable conférencier et à ses auditeurs et collègues d'entreprendre effectivement une étude approfondie de toute la théorie de l'auteur du « *Capital* », afin d'enrichir leur bagage théorique défraîchi des connaissances véritablement scientifiques

de la grande science qu'on est maintenant convenu d'appeler le marxisme, avec sa méthode dialectique insurpassée, dont, à ce que je crois, l'honorable conférencier n'a pas la moindre idée. Sur ce point, nous essayerons, ne fût-ce que par des exemples, de lui expliquer certaines choses...

Ce fut un vacarme dans la salle : « *Comment ose-t-il ?* », « *Quelle insolence !* », « *C'est effrayant !* ». Le président, un des admirateurs de V.V., allait se lever pour dire quelque chose, mais ne s'y résolut pas. Cependant l'inconnu citait de mémoire, presque mot pour mot, le conférencier, rappelait des chiffres, des pourcentages, des faits, et critiquait tout cela très durement en s'appuyant sur un nombre tellement grand de citations et de faits que V. V. sourit soudain avec bienveillance, en agitant le bras comme pour dire qu'on ne l'empêche pas d'écouter et, se redressant dans le mol et profond fauteuil où il s'était allongé, il se mit à prendre rapidement des notes.

L'inconnu, qui s'était emparé de l'attention générale, sortit d'une poche des cahiers bleus d'écolier pliés en deux et se mit à y lire des tableaux entiers en les racontant avec des mots à lui, d'une façon si joyeuse et populaire que c'était un vrai plaisir d'écouter ces documents arides...

L'inconnu parla ainsi pendant une quarantaine de minutes. Il conclut en disant :

— Ainsi, messieurs, mettons-nous à étudier le marxisme d'une façon approfondie, et alors bien des choses nous deviendront plus compréhensibles, et nous ne ferons pas de faux pas en théorie et en pratique, comme cela nous arrive fréquemment en ce moment.

Ensuite, il disparut rapidement. Le président commença à s'agiter, à exprimer sa réprobation à l'égard du contradicteur, mais V.V. l'interrompit soudain et dit avec émotion :

— Mon jeune contradicteur, qui s'en est pris si durement à notre théorie populiste cinquantenaire et à tous ses défenseurs, en prenant sous sa protection le seul [Tchernychevski](#), m'a attaqué personnellement à maintes reprises, impitoyablement et très violemment. Mais je ne lui en veux pas, messieurs ! J'ai eu plaisir à l'entendre. Sa fougue, sa conviction, ses énormes connaissances, et enfin cette mémoire étonnante, inouïe, et sa connaissance du sujet, ses généralisations, ses conclusions : tout cela est si harmonieux, si vivant, si solide, si vigoureux, que moi-même, vieillard, j'en ai été touché au vif... Je salue mon contradicteur et, avant de lui répondre, je dois réfléchir longuement et beaucoup, je dois travailler ; c'est pourquoi je propose de clore là-dessus notre réunion, et sachons qu'une étoile de première grandeur est apparue chez les marxistes. De tout cœur je lui souhaite le succès...

Tous se levèrent, et, échangeant leurs impressions en chuchotant, commencèrent à se séparer.

Je fais la connaissance de Lénine

— Sortons séparément, me dit Anna. Mais venez chez nous aussitôt après. Nous prendrons du thé... Et elle souriait, joyeuse et contente.

Ayant pris toutes les mesures de précaution contre une éventuelle filature, j'arrivai rapidement chez Elizarova. Nous nous assîmes autour de la table à thé. Quelques minutes plus tard, quelqu'un sortit rapidement de la pièce voisine.

C'était ce même inconnu qui avait parlé contre V.V. Il vint tout contre moi d'un pas pressé et, me regardant droit dans les yeux avec une certaine naïveté, se présenta :

— Pétersbourgeois ^[2]. Vous êtes Vladimir ? Parfait ! Comment vivez-vous ici ? Moscou était jadis célèbre par ses brioches, mais je vois qu'aujourd'hui elle n'est plus célèbre que par des mastodontes fossiles comme ce V.V. Ils en font de belles ! Je ne m'attendais à rien de semblable. Il m'a mis hors de moi...

Anna raconta alors quels égards V.V. avait eus pour son « *jeune contradicteur* ». Pendant l'entretien, je remarquai que Pétersbourgeois tutoyait Anna. « *Ils sont donc intimes* » pensai-je. Il était minuit passé quand nous nous séparâmes, et je marchai longtemps au hasard, plein de pensées troublées, ému et agité, avant de trouver un fiacre de nuit. « *Quel homme remarquable ! Quelles connaissances, quel esprit acéré, quelle élocution libre et forte !* », me disais-je.

Ce n'est que quelque temps après qu'Anna, dans une conversation, me révéla le secret : « *Pétersbourgeois* » était son frère, Vladimir Oulianov.

Telle fut ma première rencontre avec Vladimir Ilitch, qui prit par la suite le pseudonyme littéraire de Lénine.

Après cette première entrevue, mes relations avec Vladimir Ilitch devinrent suivies. Chaque fois qu'il venait à Moscou je le rencontrais souvent, et lui parlais du mouvement ouvrier social-démocrate à Moscou ; nous échangeons notre expérience de lutte clandestine.

En 1895, Vladimir Ilitch fut arrêté et, après un emprisonnement prolongé en cellule, il fut déporté pour trois ans en Sibérie orientale ^[3]. En déportation, il continua de travailler et écrivit plusieurs livres remarquables. Au bout de trois ans, il réussit à partir pour l'étranger, où il organisa l'organe de combat de la social-démocratie russe, le journal « *Iskra* », pour lequel il prit pour devise ces mots de la célèbre réponse des décembristes ^[4] au poète [Alexandre Pouchkine](#) du fond des bagnes de Sibérie : « *De l'étincelle jaillira la flamme !* »

Et effectivement ce journal clandestin, qui était l'organe central de notre parti, fit jaillir la vraie flamme révolutionnaire de la révolution bolchevique en Russie.

Retour dans la patrie

En avril 1917, Lénine arriva à Pétersbourg par la Suède et la Finlande. Alors que précédemment, dans la période de la première révolution russe de 1905-1907, sa venue en Russie n'avait été que provisoire (étant donné l'offensive de la réaction, Lénine fut contraint d'émigrer de nouveau), à présent le chef des travailleurs de Russie était revenu définitivement dans sa patrie.

L'accueil réservé à Vladimir Ilitch à Petrograd par les ouvriers, les soldats et les marins dépassa toute attente. Vladimir Ilitch arriva de Finlande un dimanche. Le comité de Petrograd de notre parti fit immédiatement savoir à tous les comités locaux de fabrique et d'usine, ainsi qu'aux syndicats et aux casernes, que Lénine arriverait le soir à Petrograd

Des masses énormes d'ouvriers, drapeaux déployés, se portèrent à la gare de Finlande. Les chants révolutionnaires remplissaient les rues. Nous arrivâmes à la place de la gare de Finlande. Elle était déjà pleine d'ouvriers et de soldats. Des voitures blindées étaient là, occupant la place devant la sortie de la

[2] Dans les conditions du tsarisme, les révolutionnaires portaient habituellement des pseudonymes.

[3] Lénine avait été condamné à la déportation en Sibérie le 29 janvier 1897. Il passa son exil dans le village de Chouchenskoïé (district de Minoussinsk, province de Iénisseïsk), jusqu'au 29 janvier 1900.

[4] Membres d'une conjuration constitutionnaliste qui aboutit à une insurrection manquée sur la place du Sénat à Pétersbourg, le 26 décembre 1825.

gare. Quand nous étions déjà sur le quai, les marins de Cronstadt arrivèrent presque au pas de course, en tenue de campagne complète.

Nous apprîmes qu'arrivés dans la rade en brise-glace, car c'était la débâcle des glaces sur la mer, ils avaient traversé la Néva à toute allure en vedettes. Les équipages des navires avaient organisé des détachements pour monter la garde d'honneur à la gare de Finlande et protéger Vladimir Ilitch. Ils arrivèrent à la gare au pas gymnastique et occupèrent leur place pour la garde d'honneur vingt minutes avant l'arrivée du train.

— Je vous prie de transmettre à Vladimir Ilitch, me demanda le chef de la garde d'honneur, que les marins désirent qu'il leur dise ne serait-ce que quelques mots.

Je promis de transmettre ce désir des marins à Vladimir Ilitch dès son arrivée.

Au milieu des masses

Les minutes d'attente paraissaient interminables. Et voici qu'enfin nous aperçûmes des lumières dans la brume lointaine... Le train illuminé serpenta au tournant. Il approchait. Nous entendîmes le bruit des roues, le halètement de la locomotive. Il s'arrêta...

Nous nous précipitâmes vers les wagons. Vladimir Ilitch descendit du cinquième wagon en partant de la locomotive, suivi de [Nadiejda Konstantinovna Kroupskaïa](#) et d'autres camarades...

— Ga-arde à vous ! le commandement parcourut la garde d'honneur, les unités de troupe, les détachements d'ouvriers armés, dans la gare et sur la place. Les orchestres attaquèrent de tous leurs cuivres et toutes les troupes présentèrent les armes.

En un instant toutes les voix se turent, on n'entendit plus que les orchestres. Puis, soudain, tout bougea, frémit de nouveau, et un « *hourra !* » puissant, jailli des cœurs, retentit, tel que je n'en avais jamais entendu...

Vladimir Ilitch, après nous avoir salués amicalement et joyeusement, nous qui ne l'avions pas vu depuis près de dix ans, s'apprêtait à se mettre en route de sa démarche pressée, mais quand retentit ce « *hourra !* » il s'arrêta et, comme perdant un peu contenance, demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont les troupes révolutionnaires et les ouvriers venus vous saluer, lui dit quelqu'un.

Nous approchions des marins. Je dis à l'oreille de Lénine que les marins voulaient l'entendre. Vladimir Ilitch parcourut le front de la garde d'honneur, puis il s'arrêta, fit quelques pas en arrière, ôta son chapeau et dit à peu près ceci :

— Marins, camarades ! En vous saluant, je ne sais pas encore si vous croyez à toutes les promesses du gouvernement provisoire. Mais je sais fermement que lorsqu'on vous tient de beaux discours, lorsqu'on vous fait de grandes promesses, on vous trompe, comme on trompe tout le peuple russe. Il faut au peuple la paix, le pain, la terre. Or, on vous donne la guerre, la famine, on laisse la terre aux grands propriétaires fonciers... Marins, camarades ! Nous devons lutter pour la révolution sociale, lutter jusqu'au bout, jusqu'à la victoire complète du prolétariat ! Vive la révolution socialiste !

Et il poursuivit son chemin le long des rangs, à l'intérieur de la gare, où il fut salué par les représentants du Comité exécutif des Soviets de Petrograd, parmi lesquels il y avait le président de ce comité, le menchevique [Tchkhéïdzé](#). Ce salut, qui venait des mencheviques opportunistes, était aigre, officiel, manifestement hypocrite. Lénine ne l'écouta pas. Les mencheviques sentaient très bien qu'avec

l'arrivée de Vladimir Ilitch commençait la lutte véritable, non pas dissimulée par une phraséologie flagorneuse et rusée, mais directe, honnête, ouverte, digne des objectifs de classe du prolétariat.

À peine Vladimir Ilitch était-il sorti de la gare, à peine l'avait-on remarqué, que de nouveau retentit un « *hourra !* » gigantesque, écrasant. C'est là que Vladimir Ilitch, monté sur une voiture blindée, prononça son salut au peuple, où il souligna les mêmes points que dans son premier discours adressé aux marins.

Les équipages des autos blindées proposèrent à Lénine de monter dans une des voitures, dans laquelle ils voulaient le conduire au comité de Petrograd des bolcheviques. Se baissant légèrement, Vladimir Ilitch monta dans une auto blindée, et c'est dans cette petite forteresse, protégé par les fils fidèles de la révolution, qu'il avança au milieu des vagues de l'océan populaire, vers le but qui était celui de toute sa vie...

Les projecteurs balayaient le ciel de leurs énigmatiques et fuyantes gerbes de lumière, qui tantôt s'élevaient dans le ciel et tantôt s'abaissaient sur la foule. Cette lumière inquiète, frémissante, qui se glissait partout, scintillante et chatoyante, ajoutait encore à l'émotion générale, en donnant à tout le tableau de cette rencontre historique un aspect particulier, magique, romantiquement révolutionnaire.

Entouré d'une foule immense d'ouvriers, au-dessus de laquelle se déployaient les innombrables drapeaux rouges de la révolution, Vladimir Ilitch avançait lentement dans la voiture blindée, à la tête de cette manifestation gigantesque sortie du plus profond du prolétariat de Petrograd

A plusieurs reprises, en chemin, Lénine parla au peuple, qui ne se lassait pas de l'écouter, qui brûlait de l'entendre. Enfin, toutes ces masses parvinrent au siège du comité de Petrograd des bolcheviques. Là, Lénine prit le gouvernail de la révolution russe au moment le plus décisif de son développement.

Le lendemain matin, il commença par se rendre au cimetière sur la tombe de sa mère, morte en son absence, au cours de l'automne 1916. Vladimir Ilitch vénérât sa mère. Entouré de sa famille, il se découvrit et resta debout et silencieux, la tête baissée, devant la tombe ; puis, il y déposa un grand nombre de fleurs et, après un profond salut, fit demi-tour et marcha en silence vers l'automobile qui l'avait amené.

« *Tout le pouvoir aux Soviets !...* »

Il se rendit ensuite au Palais de Tauride, où il prit la parole devant l'assemblée de tous les militants de Petrograd de notre parti : il y avait là les bolcheviques et les mencheviques. Il prononça son célèbre discours où il proclama ce qu'on a appelé les « *Thèses d'Avril* » ; il y indiquait les moyens du passage de la première étape de la révolution, qui avait donné le pouvoir à la bourgeoisie, à sa deuxième étape, supérieure : la révolution socialiste.

Politiquement, toutes ces exigences se ramenèrent bientôt à un seul mot d'ordre : « *Tout le pouvoir aux soviets !* »

La réaction violente du gouvernement provisoire bourgeois commença à se manifester partout. Au début de juillet 1917, après l'immense manifestation qui avait éclaté dans les quartiers ouvriers, dans la troupe et parmi les marins, la contre-révolution releva encore plus la tête et notre parti bolchevique répliqua immédiatement à ses entreprises par une cohésion et une organisation encore plus grandes.

Comme le gouvernement provisoire avait décidé de se défaire de Lénine, le Comité central de notre parti décida que Vladimir Ilitch passerait dans l'illégalité. Il fut installé non loin de Petrograd, dans une hutte située sur une île ; c'est de là qu'il dirigea tout le travail révolutionnaire du parti, qu'il écrivit un grand nombre de lettres-directives extrêmement importantes, et qu'il termina l'un de ses ouvrages théoriques.

L'époque du grand Octobre arriva. Dans la soirée du 24 octobre, Lénine vint à Smolny pour prendre en main la direction de l'insurrection armée. Celle-ci eut lieu au moment fixé. Le Palais d'Hiver fut pris, le gouvernement provisoire renversé, le pouvoir passa au Comité militaire révolutionnaire. La population fut informée du renversement du gouvernement provisoire par l'appel « [Aux citoyens de Russie](#) » que Lénine avait rédigé.

Après Octobre

À partir de ce jour Vladimir Ilitch entreprend un travail absolument incroyable par sa tension et sa diversité, comme chef du nouveau gouvernement soviétique, comme créateur, organisateur et dirigeant du premier État socialiste du monde.

En premier lieu, il rédigea trois décrets fondamentaux qui furent adoptés à l'unanimité par le IIe congrès des Soviets. C'étaient : 1. [le décret sur la paix](#) ; 2. [le décret sur la terre](#) ; 3. [le décret sur la formation du gouvernement soviétique](#).

Le peuple accueillit ces décrets avec enthousiasme. Ils commencèrent immédiatement à entrer en application. Le gouvernement soviétique prit toutes les mesures pour terminer la guerre et rétablir la paix, publiant à cet effet un [Appel spécial](#) aux gouvernements de tous les pays en guerre. Mais ceux-ci, comme l'on sait, ne voulurent pas répondre à cette proposition sincère visant à soulager le sort des peuples épuisés d'Europe...

La guerre civile éclata. Vladimir Ilitch dirigea en personne la lutte du peuple soviétique pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, et n'eut de cesse avant que tous les interventionnistes, ainsi que les gardes-blancs, cette lie des troupes tsaristes, de même que les troupes de bandits, eussent été complètement anéantis ou chassés hors des frontières de notre patrie socialiste.

Durant les années d'édification pacifique, Vladimir Ilitch se montra un dirigeant remarquable, prévoyant tout, insistant sur l'ouverture de grands chantiers. Avant tout, il exigeait la reconstruction et l'édification des entreprises de l'industrie lourde, la fourniture au pays de transports ferroviaires, de pétrole, de charbon.

En outre, il entreprit, avec les spécialistes qu'il avait réunis, l'élaboration d'un plan d'électrification du pays. Il prit aussitôt toutes les mesures pour que l'on commence à construire de nouvelles centrales électriques, et c'est de son vivant que fut édifiée la nouvelle centrale de Chatoura et mise en chantier la puissante centrale hydroélectrique sur le Volkhov.

Vladimir Ilitch, qui dirigeait l'ensemble de l'État, ne perdait pas de vue l'organisation de l'assistance médicale aux larges masses de la population, celle de l'instruction obligatoire pour la jeune génération ; il se préoccupait énergiquement du ravitaillement de la population, de l'organisation des secours aux affamés des régions de la Volga dans l'année dramatique où la sécheresse y anéantit toute la récolte de blé.

Se faisant toujours et partout le propagandiste de la politique de paix, Vladimir Ilitch élaborait en détail la question de la possibilité de l'édification du socialisme dans notre seul pays, le système capitaliste continuant d'exister en Europe occidentale et en Amérique ; il donna un fondement solide à l'idée de la coexistence pacifique de pays ayant des régimes politiques différents. Il ne cessait d'insister sur le commerce entre tous les pays, et s'efforçait de conclure des traités de paix et de commerce avec tous les autres pays, ce en quoi il remporta de grands succès.

La paix dans le monde entier, tel était le rêve le plus cher de Vladimir Ilitch, qui proposait toujours de résoudre toutes les questions par la voie des négociations.^[5]

[5] Rappelons que ce texte a été rédigé au lendemain de la Seconde guerre mondiale, en pleine apogée du stalinisme et dans le

Une fatigue inouïe, aggravée par la blessure provenant des balles empoisonnées tirées par la socialiste-révolutionnaire Kaplan ^[6], épuisa le puissant organisme de Vladimir Ilitch, et il mourut bien avant l'âge, sans avoir eu le temps de réaliser tout ce qui était son vœu si ardent. Il léguait dans ses ouvrages aux générations futures beau – coup de choses qui sont encore à accomplir et que réalisent avec zèle ses disciples, tout le parti communiste créé par lui, tout le peuple soviétique animé par l'énergie créatrice de l'édification du premier État socialiste, qui marche avec assurance vers le communisme.

contexte de la « guerre froide » avec l'Occident capitaliste. L'affirmation selon laquelle Lénine aspirait à « résoudre toutes les questions par la voie des négociations » prête à rire mais est surtout révélatrice de cette phase sénile du stalinisme où la bureaucratie avait une peur panique d'une confrontation armée avec l'impérialisme.

[6] Le 30 août, 1918, en sortant d'un meeting tenu à l'usine Mikhelson de Moscou, Lénine était blessé par deux balles tirées par la socialiste-révolutionnaire Fanny Kaplan. Celle-ci fut exécutée le 8 septembre. Cet attentat poussa les bolcheviques à décréter la « terreur rouge » le 5 septembre.